

Le féminisme en Amérique centrale

L'exemple du Nicaragua à la fin du XXe siècle

SOPHIE M. LAVOIE

Feminism in Nicaragua has been greatly influenced by the Nicaraguan Revolution. This text analyses the presence of feminist ideals and of a feminist movement during the clandestine Sandinista movement and its subsequent ten years of power.

El feminismo en Nicaragua han sido muy influenciada por la Revolución Nicaragüense. Este texto analiza la presencia de ideales feministas y del movimiento feminista durante la etapa de clandestinidad del movimiento Sandinista y sus siguientes 10 años en el poder.

Qu'elle soit socialiste, communiste ou capitaliste, une idéologie politique peut comprendre toute forme d'amélioration sociale tant qu'elle demeure dans les principes de base de l'idéologie. Il est indéniable que tout mouvement social prend forme du fait d'une vision du monde, d'une théorie ou d'un but que le mouvement social cherche à mettre en valeur. Le but du féminisme est l'égalité entre hommes et femmes, quelle que soit leur classe sociale. Le féminisme ne cherche pas à façonner quelque chose de nouveau (une utopie, par exemple) à partir de rien mais à transformer le système existant afin que les femmes soient des citoyennes à part entière. Au Nicaragua, cette logique du féminisme est incontestable car avant la révolution sandiniste, la dé-

finition du féminisme mettait en évidence la suprématie de la politique de classe : « en fait, le féminisme n'est pas une idéologie cohérente, mais un mouvement social pour les droits égaux et/ou pour la libération toujours accompagné par une idéologie liée à la classe (libéralisme, radicalisme, socialisme) » (Stoltz Chinchilla 1977: 85-86; toutes les traductions de l'anglais m'appartiennent). Cette idéologie maintient cependant sa cohérence, car elle lutte à première vue pour l'amélioration des droits de la femme, tout en s'insérant naturellement dans une autre idéologie politique.

Même en invoquant les racines d'un possible 'féminisme autochtone', si nous pouvons le nommer ainsi, le féminisme, tel qu'il se définit aujourd'hui en Occident, n'est apparu en Amérique latine qu'au début du vingtième siècle. Sofia Kearns dénote deux voies de pénétration de cette nouvelle idéologie sur le continent:

las ideas feministas hicieron su aparición en Latinoamérica en las dos primeras décadas del siglo XX especialmente a través de dos grupos: las mujeres de clase alta que tenían contacto con el avance del feminismo a nivel internacional; y las mujeres asociadas con el partido comunista, quienes lucharon por obtener el derecho al voto. (9)

Dans les deux cas, l'influence vient d'un autre secteur géographique, comme par exemple les mouvements nord-américains des suffragettes. Nous verrons de plus près ces influences dans les paragraphes suivants. Il est à noter que cette conviction, comme nous l'avons vu dans la section précédente, prend racine 'dans un terrain fertile', pour reprendre les mots de Margaret Randall, c'est-à-dire dans un contexte social où les femmes sont prêtes à lutter. Cependant, Sofia Kearns complète sa remarque en ajoutant que ces pays n'eurent une notoriété seulement en Argentine, au Chili, en Uruguay, au Brésil et au Mexique (10). Seuls les pays développés industriellement et subissant une grande influence culturelle européenne vécurent ces influences. Par proximité, les idées féministes de ces deux mouvements prirent racine dans d'autres pays mais plus tardivement et de façon moins étendue. En ce qui concerne plus particulièrement notre analyse, le Nicaragua ne vivra pas de mouvement féministe proprement dit (consciemment féministe) avant la révolution sandiniste des années 70 et 80. Pourquoi ce mouvement si tardif ?

La première citation de Sofia Kearns offre une clé pour répondre à cette question, car elle montre le legs du système social européen à l'Amérique latine et les effets néfas-

tes de la colonisation de l'Amérique latine et centrale. Il y a un lien très évident entre l'appartenance à une classe sociale et la subordination que vit une femme, car « même si les femmes subissent la subordination aux institutions patriarcales, chaque classe sociale marque la façon et le degré dont elle souffre » (Chassen-Lopez 183-184). À prime abord, les besoins de la bourgeoisie et ceux des

nement n'est pas ouvert aux idées nouvelles. Tel était le cas dans les pays latino-américains majoritairement dictatoriaux comme le Nicaragua pendant la première moitié du vingtième siècle. En tant qu'idéologie, le féminisme a donc dû se défaire d'une image ambiguë dont il a hérité à cause de ses filiations communistes et bourgeoises. Pour les médias officiels autorisés, et sou-

action a profondément allongé le délai nécessaire à la lutte féministe pour s'implanter en Amérique centrale.

On ne peut affirmer que le lien entre les femmes et les luttes gauchistes a davantage reporté l'implantation de la cause féministe qu'un maintien possible du *statu quo* sous les systèmes dictatoriaux qui existaient dans certains pays. Ce serait de la pure spéculation. Cependant,

Le féminisme a donc dû se défaire d'une image ambiguë dont il a hérité à cause de ses filiations communistes et bourgeoises. Pour les médias officiels autorisés, le féminisme était une idéologie qui cherchait à rompre l'homogénéité de la structure sociale qui existait depuis la Conquête.

femmes de la campagne, par exemple, n'ont rien en commun. Mais, une analyse plus détaillée démontre que leur subordination complète au système patriarcal résultant de la conquête est la première et plus importante revendication, quel que soit le degré de leur assujettissement. Ensuite, chaque groupe social établira sa liste de revendications selon ses priorités. À ce niveau plus élémentaire nous pouvons donc parler d'un mouvement hétérogène, de *féminismes*, car « le mouvement féministe en Amérique latine et aux Caraïbes ne peut pas être décrit seulement comme ayant un seul dénominateur commun. C'est en fait l'opposé: c'est un mouvement pluriel et la recherche d'identité a donné lieu à une multiplicité d'identités » (Andradi 5). Quoique cette pluralité soit, à la base, un élément unificateur, nous verrons qu'elle nuira aussi à l'unité, qui est nécessaire pour l'avancement de la cause de la femme. Que ce soit par différence entre nationalités ou entre classes sociales, ce qui en résulte pour chaque ramification de la lutte des femmes est un dénominateur commun appartenant au féminisme—la parité.

Un autre facteur retardateur est l'image négative dont souffre le féminisme dans les pays où le gouver-

ment est doté de journalistes masculins, le féminisme était une idéologie qui cherchait à rompre l'homogénéité de la structure sociale qui existait depuis la Conquête. On peut comprendre que les partis conservateurs aient eu une idée aussi erronée du féminisme, mais au Nicaragua ce sera tout autant le fait d'autres idéologies politiques :

la conception traditionnelle du féminisme des partis gauchistes, y compris celle du gouvernement révolutionnaire cubain depuis 1959, était tout aussi négative—un mouvement bourgeois ou petit-bourgeois intéressé seulement par les droits légaux formels, appropriés, peut-être pour des sociétés plus développées ou, plus radicalement, un mouvement qui montrait les femmes contre les hommes et détournait la lutte des classes, dont le succès dépendait de l'unité. (Stoltz Chinchilla 1990: 378)

Les idéologies, et même celles de tendance gauchiste, qui nous intéressent dans le cas de la révolution sandiniste, mettent de côté la parité entre les femmes et les hommes au profit de la parité de classes. Cette

on peut constater que le compromis des femmes avec la lutte sandiniste, dans le cas présent, a ralenti la cause des femmes tout en leur réservant une position différente de celle qu'elles avaient au Nicaragua pré-sandiniste :

lograr la posición de sujetos de su propia realidad no ha sido tarea fácil para las latinoamericanas como se puede deducir por la longitud de tiempo que ellas han tenido que dedicar para hacer válidos sus derechos. También por otros factores, siendo uno de los más importantes la relación de ellas con el movimiento político de izquierda que tomó tanto ímpetu a partir de los sesenta y que los representó tanto un impulso como un obstáculo para el logro de su subjetividad. (Kearns 12)

Les femmes étaient réticentes à épouser la cause socialiste parce que ce mouvement mettait de côté la cause féministe pour donner la priorité à la révolution (le renversement de la dictature en vigueur) et s'attaquer ensuite à l'égalisation des classes sociales, notamment au Nicaragua, comme nous le verrons.

Toutefois, aucune action nationale ne corrobore le fait qu'atteindre la parité entre les hommes et les femmes aurait été un bon préambule à cette transformation sociale.

Comme nous l'avons vu, le germe féministe naît avec la lutte pour une société meilleure. Les femmes ressentent un désir de changer la société et la place des femmes dans celle-ci. Avec ce désir vague, sans reconnaître l'importance essentielle de la libération féminine, la femme s'occupe de la société en général alors que la libération de la femme aurait peut-être été une étape essentielle à la démocratisation des sociétés latino-américaines. Au Nicaragua, «certaines femmes qui travaillaient pour la paix le faisaient dans le contexte d'une compréhension féministe naissante, mais nous ne pouvions pas encore percevoir [dans les années 60 et 70] que l'inégalité des sexes avait biaisé notre sens de l'histoire—et de nous-mêmes» (Randall 1994 : 4). Les utopies dont rêvaient ces femmes et leur besoin d'améliorer la situation sociale occultaient presque le fait que la nouvelle société puisse, jusqu'à un certain point, refléter les valeurs de l'ancienne. C'est pour cette raison que certaines femmes s'interrogent sur la problématique du féminisme en Amérique latine à cette époque :

« y avait-il un concept du féminisme établi et clairement compris parmi les femmes en Amérique hispanique dans les années 70 et 80 ? Y-a-t'il des facteurs culturels ou sociaux spéciaux qui donnent aux féministes latino-américaines des caractéristiques particulières ? Les réponses à ces questions reflètent l'ambivalence et le malaise que les femmes latino-américaines ont ressenti envers le 'féminisme' tout en essayant de trouver son sens. » (Lavrin 251)

De même, il était, et reste, très difficile de fournir une définition du féminisme en Amérique latine étant

données les particularités sociales de cette région. Tout en voulant un changement social, les femmes latino-américaines tentent de se différencier de leurs consœurs occidentales et d'expliquer de façon logique leur progression plus mesurée vers l'égalité entre les sexes.

Un des facteurs qui différencie la lutte des femmes occidentales de celle des latino-américaines est l'acceptation d'éléments traditionnels comme la maternité. Susan Bassnett, qui tire ses conclusions de la littérature féminine latino-américaine, résume la particularité de la lutte des femmes de la façon suivante : « contrairement à certaines féministes des pays technologiquement avancés, dont la plupart ont rejeté les icônes domestiques et maternelles de la féminité, les féministes latino-américaines semblent commencer à l'intérieur de ces limites pour s'étendre vers l'extérieur, en créant de nouvelles images et de nouveaux paramètres » (Bassnett 3). Les bases de l'identité féminine demeurent uniques pour les Latino-américaines, et logiquement aussi pour les Nicaraguayennes. Par exemple, les écrivaines comme Gioconda Belli proposent une lutte féminine qui accepte et innove sans oublier les vocations traditionnelles de la femme, car, selon elle, un tel oubli est impensable.

Pour le mouvement révolutionnaire nicaraguayen, le féminisme était à priori d'une importance capitale. Dans les années soixante-dix, il semblait primordial que le socialisme nicaraguayen se démarque d'autres mouvements révolutionnaires, dont notamment le mouvement cubain par une attitude très libérale envers le féminisme. Randall explique le mouvement de la façon suivante : « la nouvelle vague du féminisme a commencé à se faire sentir [dans le monde entier]. Il était essentiel pour la façon dont le FSLN [Front Sandiniste de libération Nationale] se développerait que les idées féministes prennent de l'importance pour un grand nombre de ses membres fé-

minins » (Randall 1994 : 16). Décidées à lutter pour l'amélioration de leur société, les femmes sandinistes trouvaient indispensable de joindre les droits de la femme à la liste des points essentiels à la création d'une société meilleure. De plus, en structurant dès le départ la révolution sandiniste comme une révolution comptant sur les femmes, dont la participation serait déterminante pour la victoire, tous les dirigeants sandinistes se mettaient à l'avant-garde des révolutions populaires. Avant 1979, les conditions préalables de la révolution montraient que la femme serait protagoniste, ce qui, par conséquent, laissait espérer, par la particularité du mouvement sandiniste, que « dans le processus de création de la révolution, les conditions de réussite [seraient] aussi créées. La transformation des relations sociales [pouvait] aussi commencer avant la transformation complète des conditions matérielles dans la période de construction socialiste » (Stoltz Chinchilla 1977 : 92; *emphase sien*). Pour les Sandinistes, il était indispensable de définir clairement la place des femmes dans la société future avant même d'être au pouvoir.

En effet, les Sandinistes ont joué un rôle important dans l'examen du rôle de la femme dans toute l'Amérique latine et ont ouvert la voie à l'ébauche d'une restructuration sociale, bien que celle-ci ait été assez courte—dix ans. Les femmes avaient une place importante au sein de l'organisation clandestine de la révolution : « en Amérique centrale, la lutte croissante contre le régime Somoza à la fin des années 70 a été critique, car elle a provoqué le réexamen du rôle que la femme jouerait dans la future société que les Sandinistes espéraient créer » (Lavrin 248). Ceci n'est pas sans causer des problèmes : en effet, cette organisation sandiniste a appuyé la participation féminine mais seulement dans des rôles assez traditionnels. Les structures hiérarchiques restaient plutôt paternalistes :

« d'un côté la gauche les a poussées à sortir massivement du domaine privé par leur participation dans la lutte de classes, mais de l'autre côté, elle n'a pas impulsé un changement dans le domaine de l'oppression basée sur l'identité sexuelle » (Kearns 13). Bien que fortement mobilisées, les femmes demeurent encore tributaires d'une autre structure paternelle.

Le programme historique pour les femmes de la révolution sandiniste établissait quand même une plate-forme théorique ambitieuse et catégorique pour les Nicaraguayennes. Le programme révolutionnaire statuait, entre autre, que « la Revolución Popular Sandinista abolirá la odiosa discriminación que la mujer ha padecido con respecto al hombre, establecerá la igualdad económica, política y cultural entre la mujer y el hombre » (Frente Sandinista de Liberación Nacional). Le projet qualifie la subordination d'« odieuse discrimination » et non pas de « discrimination » tout simplement. C'est pourquoi les Nicaraguayennes ne pouvaient qu'espérer la disparition de celle-ci. Luttant contre un dictateur sanglant pour une société meilleure et avec des idées libérales et progressistes comme la précédente, les femmes ne pouvaient qu'entretenir leurs espoirs pour les années post-révolutionnaires.

Pendant la lutte clandestine et la planification du renversement de la dictature, les femmes intégrèrent tous les domaines, de l'information secrète aux escadrons armés. Elles étaient présentes dans tous les domaines sauf celui des dirigeants suprêmes : « il y a d'autres femmes, plusieurs douzaines, dont la participation pendant la période insurrectionnelle alla au-delà de ce que le monde attendait de femmes en guerre, plus particulièrement peut-être dans les régions où les rôles masculins et féminins sont définis conventionnellement comme ils le sont en Amérique latine » (Randall 1994 : 23). Certaines femmes firent même le sacrifice suprême pour

la cause sandiniste : elles donnèrent leur vie au combat, le combat étant traditionnellement destiné à l'homme. Dans un pays où la femme moyenne sortait rarement de la sphère privée et où des idéaux paternalistes étaient encore de vigueur avant l'essor de la cause sandiniste, celle-ci avait intégré, grâce au sandinisme, des domaines traditionnellement masculins.

De même, la participation des femmes à la lutte révolutionnaire au Nicaragua fut un des actes les plus remarquables des mouvements populaires de l'Amérique latine. L'écrivaine et révolutionnaire Gioconda Belli, ayant joui elle-même d'une position de grande importance dans le mouvement, évoque avec nostalgie les multiples exemples de femmes qui participaient en masse à la lutte contre le dictateur : « avec le temps, tout cela semble un âge d'or ... Les femmes participaient d'une façon extraordinaire, et il y avait un grand nombre de femmes qui avaient des positions de vraie responsabilité » (175). Parce qu'elle devait rester clandestine à cause des répressions sanglantes que promettait le dictateur pour tout acte révolutionnaire, aussi petit soit-il, l'organisation du mouvement sandiniste mobilisa un grand nombre de femmes. Moins suspectes car moins accoutumées à la lutte à cause de leur position sociale, les femmes entreprirent l'investiture des rangs de l'organisation.

Malheureusement, après la révolution, les premières années du gouvernement sandiniste n'ont pas eu d'impact tangible sur l'amélioration de la situation des femmes au Nicaragua. Comme le Nicaragua était la proie d'attaques de la part des Contras et souffrait de l'embargo américain, la situation sociale se dégradait de plus en plus. Il n'était plus question principalement de féminisme mais de malnutrition, de pauvreté et de guerre. De ce fait, la majorité des femmes souffraient davantage malgré les gains que les Sandinistes leur avaient promis : « en 1985, le gouvernement n'avait

toujours pas complètement mis en marche un programme pour restructurer la famille révolutionnaire. Donc, la 'double journée' était un phénomène fréquent, et 34% de toutes les familles étaient gérées par des mères seules. De plus, selon les sources officielles, les femmes formaient 60% des pauvres au Nicaragua » (Dawes 111). Presque six ans après la révolution, les conditions de vie de la femme ne devenaient pas meilleures, et le féminisme n'était plus d'actualité, que ce soit pour les femmes ou pour le gouvernement. Comme elles l'avaient été au début du pouvoir sandiniste, pour des raisons pratiques, les idéologies féministes étaient mises de côté en faveur d'actions concrètes pour palier aux manques matériels comme la nourriture et le logement. Quoi que tangibles, ces problèmes concrets servent aussi à masquer un certain malaise qui entourait déjà la position du FSLN par rapport à la femme.

L'acuité avec laquelle toutes ces femmes traitent des problèmes du féminisme est essentiellement le résultat de la façon dont ces femmes, comme toutes les Nicaraguayennes, sont venues au féminisme. Ce déroulement et cette ouverture très méthodique de la conscience démontrent un apprentissage profond de l'importance de la femme dans la société, quel que soit le gouvernement. Margaret Randall témoigne de cet éveil : « la vaste majorité des féministes nicaraguayennes est venue au féminisme par des années de lutte politique ; la contrepartie de cette réalité est peut-être que quand elles racontent leurs cheminements existentiels et s'écoutent, elles sont ensemble capables de passer par un spectre incroyable de conscience, de guérison et de vision—avec une vitesse impressionnante et un potentiel extraordinaire de lucidité » (1994 : 33). Les revers de la révolution sandiniste constituent une base sur laquelle repose l'expérience des féministes nicaraguayennes, et où elles puisent leurs sources de savoir et d'apprentissage. Une des meilleu-

res écoles semble précisément être celle de la révolution puisqu'en s'adaptant à la lutte de classes, ces femmes comprennent mieux les enjeux pour toutes les femmes, qu'elles soient bourgeoises ou pauvres. Dans son analyse, Randall démontre que les Nicaraguayennes ont atteint un niveau de parité nettement supérieur à celui des pays où une lutte de classes n'a pas eu lieu. Elle spécifie que grâce à la révolution : « ces femmes comprennent aussi la lutte des classes. Ceci est important, car les femmes devenant conscientes de leur féminité n'ont pas toujours le type de passé ou d'expériences qui leur permettent d'observer la société du point de vue des classes » (1992 : 57). Cette remise en question de la société est essentielle à l'avancement de la cause féministe, car malgré de grands changements, comme ceux qu'a connus le Nicaragua et dont nous avons parlé dans les paragraphes précédents, les couches supérieures ne changent pas sans un profond réexamen de la société en entier et surtout des idéologies dominantes.

Même de nos jours, presque 20 ans après la défaite du FSLN, les chercheurs témoignent du fait que : « très peu de femmes nicaraguayennes, même parmi celles qui travaillent au sein des organisations de femmes, se disent féministes même si ces dernières articulent des positions pouvant être considérées féministes, c'est-à-dire qu'elles préconisent la participation juste et égale de la femme dans tous les domaines de la société » (Murray 180). Si ce n'est que l'appellation qui importune, leurs démarches ne sont pas insignifiantes, car le principe de base, même s'il n'est pas dénommé féministe, reste la parité. Cela étant dit, c'est donc par les actions au fil de la révolution que la lutte féministe s'est faite, même si celle-ci n'a pas été intégrale car « la lutte féministe n'est pas faite avant ou après la révolution. Elle ne passe pas inaperçue non plus. La lutte des femmes s'avance simultanément et

de concert avec la lutte révolutionnaire. Avant et après la révolution, cette lutte doit être examinée » (Tamez cité dans Dawes 110, *en italiques dans le texte*). Comme ce fut le cas au Nicaragua, malgré toutes les promesses et les efforts du FSLN en matière d'avancement de la cause des femmes, nous voyons donc que le véritable travail n'a donc été fait que par les femmes au sein des organisations féminines, aussi conservatrices et subordonnées au gouvernement soient-elles. Avec le retour récent au pouvoir du FSLN, il sera de grand intérêt d'examiner les possibles changements qui s'opèreront au Nicaragua pour les femmes.

Sophie Lavoie holds a Ph.D. from the University of Provence in Aix-en-Provence, France (2005). Since writing her thesis on the Nicaraguan author Gioconda Belli and because of this author's participation in the Sandinista Revolution, Professor Lavoie has taken a particular interest in contemporary Nicaraguan women's writing. She currently teaches at the University of New Brunswick in Fredericton.

References

- Andradi, Ester. "Foreword" *Compañeras: Voices from the Latin American Women's Movement*. Koppers, Gaby ed. Londres: Latin America Bureau, 1994: 1-6.
- Bassnet, Susan. "Introduction: Looking for the Roots of Wings" *Knives and Angels: Women Writers in Latin America*. Bassnet, Susan Ed. Londres: Zed Books, 1990.1-8.
- Belli, Gioconda. "We Were Knights of the Round Table." *Sandinista's Daughters Revisited: Feminism in Nicaragua*. Ed. Margaret Randall. Fredericksburg, PA: Rutgers University Press, 1994. 168-190.
- Chassen-Lopez, Francie. "From Casa to Calle: Latin American Women Transforming Patriarchal Spaces." *Journal of Women's History* 9 (1) (1997): 174-191.
- Dawes, Greg. *Aesthetics and Revolution: Nicaraguan Poetry 1979-90*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1993.
- Frente Sandinista De Liberación Nacional. Programa político histórico del Frente Sandinista de Liberación Nacional, 1969. <<http://www.fsln-nicaragua.com/documentos/historico/index.htm>>.
- Kearns, Sofía. *Hacia una poética feminista latinoamericana: Ana María Rodas, María Mercedes Carranza y Gioconda Belli*. Urbana: University of Illinois, 1995.
- Lavrín, Asunción. "Unfolding Feminism: Spanish-American Women's Writing, 1970-90." *Feminisms in the Academy*. Eds. Donna C. Stanton and A. J. Stewart. Ann Arbor, MI: University of Michigan Press, 1997: 248-273.
- Murray, Patricia. "A Place for Eve in the Revolution: Gioconda (sic) Belli and Rosario Murillo." *Knives and Angels: Women Writers in Latin America*. Ed. Susan Bassnet. London: Zed Books, 1990. 176-197.
- Randall, Margaret. *Gathering Rage: The Failure of Twentieth Century Revolutions to Develop a Feminist Agenda*. New York: Monthly Review Press, 1992.
- Randall, Margaret, ed. *Sandinista's Daughters Revisited: Feminism in Nicaragua*. Fredericksburg, PA: Rutgers University Press, 1994.
- Stoltz Chinchilla, Norma. "Revolutionary Popular Feminism in Nicaragua: Articulating Class, Gender, and National Sovereignty." *Gender and Society* 4 (3) (1990): 370-397.
- Stoltz Chinchilla, Norma. "Mobilizing Women: Revolution in the Revolution." *Latin American Perspectives* 4 (4) (1977): 83-102.